

# POLITIQUES DE LA VISIBILITÉ

PAR MAXIME BOIDY\*

## À PROPOS DE

Andrea Mubi Brighenti, *Visibility in Social Theory and Social Research*, Basingstoke, Palgrave McMillan, 2010, 224 p., £ 61.

Des militants qui cultivent leur « invisibilité » et s'efforcent d'échapper à l'œil omniprésent de l'État et des médias pour accroître leur liberté d'action; d'autres qui revendiquent au contraire de « faire voir » leur invisibilisation, leur exclusion du champ du visible, en la mettant en scène pour les caméras – le concept de visibilité est indéniablement au cœur de la politique contemporaine. La synthèse proposée par le sociologue Andrea Mubi Brighenti, qui tente de faire le point sur les usages savants du terme comme sur ses mobilisations actuelles dans les domaines les plus divers, est donc particulièrement bienvenue, en dépit même de ses limites.

Les notions de visibilité et d'invisibilité jouissent depuis quelques années d'une importance croissante en théorie politique et en sciences sociales. Elles s'inscrivent dans le prolongement de réflexions majeures sur la construction visuelle des pratiques et des savoirs menées au cours du demi-siècle passé, dont les plus prolifiques et les plus débattues demeurent à ce jour celles de Michel Foucault sur l'histoire du regard médical ou sur l'avènement du pouvoir disciplinaire. Il est tentant d'interpréter ce regain d'intérêt comme l'un des signes tangibles d'un tournant « visuel » ou « iconique » dans les modes de connaissance, selon les thèses formulées par différents théoriciens anglo-saxons ou allemands<sup>1</sup> : à l'écriture ethnographique et au paradigme de la linguistique dans la pensée critique aurait succédé la primauté accordée à la représentation visuelle, dans le contexte d'une importance accrue de la visibilité dans le monde social. Pourtant, force est de constater que les usages faits aujourd'hui du terme de visibilité, et les significations qui lui sont attribuées, se caractérisent surtout par leur diversité, voire leur caractère contradictoire.

### Des paradigmes antinomiques

Un tour d'horizon des publications françaises et étrangères de ces quinze dernières années ne révèle pas moins de trois grands ensembles de travaux, selon le sociologue Andrea Brighenti, qui explore quant à lui la visibilité en tant que « *dimension du social au sens large, sans restriction au domaine visuel* » (p.4), dans ses acceptions tant littérales que métaphoriques. L'ambition synthétique de *Visibility*

*in Social Theory and Social Research* prolonge celle du sociologue Olivier Voirol, qui avait esquissé un tour d'horizon comparable en 2005, il est vrai plus focalisé sur les formes spécifiques de « luttes pour la visibilité » que sur l'étude des antinomies que renferme cette catégorie plurielle<sup>2</sup>.

En premier lieu, la visibilité s'est peu à peu imposée comme le dénominateur commun des discours sur les nouvelles logiques de précarité et d'aliénation. En ce sens métaphorique, ne pas être socialement « visible » signifie se voir refuser une forme de reconnaissance nécessaire à l'affirmation, à la valorisation et à la réalisation de soi. C'est subir un mépris « *dont la conséquence ultime est l'impossibilité de la participation à la vie publique* », comme l'affirme le philosophe Guillaume Le Blanc, à la suite du théoricien allemand Axel Honneth<sup>3</sup>. Sur ce plan, le concept de visibilité est parfois concurrencé par celui d'audibilité, et les invisibles décrits comme des sans-voix, sans qu'on sache trop ce qui prime, de l'une ou de l'autre catégorie.

La sociologie des médias a quant à elle consolidé de longue date une approche beaucoup plus littérale du terme, visant à rendre compte des divers effets de la visibilité médiatique sur la consécration sociale ou les trajectoires des élites, tout en décrivant l'émergence ordinaire de mises en scène de soi par le biais des nouvelles technologies. En France, la sociologue Nathalie Heinich a récemment prolongé cette ambition à travers une sociologie de la célébrité qui l'a amenée à avancer l'idée que la visibilité constituait un nouveau fait social total bousculant les formes établies de la renommée<sup>4</sup>.

\* Maxime Boidy est doctorant en sociologie à l'université de Strasbourg. Ses travaux en cours portent sur la culture visuelle et l'iconographie politique du black bloc. Il a notamment traduit et édité (avec Stéphane Roth) *Iconologie. Image, texte, idéologie*, de W. J. T. Mitchell (2009).



Une troisième acception de la visibilité, pour partie héritière des recherches de Michel Foucault, côtoie divers avatars conceptuels du « panoptisme » [voir encadré] au sein du champ des *Surveillance Studies*, dans lequel criminologues et politistes décrivent notamment l'accroissement de la tolérance à l'égard de l'archivage des données et de la surveillance électronique. Avec le concept de « synoptisme », une ligne plus proche de la critique de l'industrie culturelle par les penseurs de l'École de Francfort tente d'articuler ces réflexions contemporaines sur la surveillance à une analyse des médias. Elle décrit une « société du regard » traversée par de multiples réciprocitys entre regardeurs et regardés<sup>5</sup>. Ces travaux ont tous en commun de mettre l'accent sur la dimension collective de l'observation et sur la participation active des populations. Ils opèrent ainsi un renversement du panoptisme théorisé au XVIII<sup>e</sup> siècle par Jeremy Bentham, lequel était au contraire fondé sur le regard individuel du surveillant et sur la passivité des surveillés. Mais l'une et l'autre perspective n'en partagent pas moins la conclusion foucauldienne selon laquelle, dans de telles situations, « la visibilité est un piège<sup>6</sup> », à l'opposé de la valeur positive attribuée à la notion dans les luttes pour la reconnaissance.

### Régimes de visibilité

Selon cette typologie, la visibilité apparaît comme une catégorie finalement très éloignée des aspects

strictement optiques du regard et de la perception. En neuf chapitres succincts, *Visibility in Social Theory and Social Research* s'attache à saisir les tensions engendrées par cette pluralité dans des domaines aussi divers que l'urbanisme ou les nouveaux médias. L'ouvrage affirme en même temps que la catégorie a une certaine unité, en mettant en avant deux de ses dimensions. D'une part, la visibilité serait d'ordre « biopolitique » : elle conférerait du pouvoir par la reconnaissance, mais en soustrairait en accroissant le contrôle social. Elle comporterait d'autre part une dimension « socio-technique », faite « de relations et de médiations situées dans l'« entre-deux » où coexistent les idées et les forces matérielles » (p. 39-41).

Les deux facteurs s'articuleraient autour de « régimes » contribuant « à organiser et à définir le pouvoir, les représentations, l'opinion publique, les conflits et le contrôle social. Tandis que la possibilité de l'ambivalence est inhérente à tout effet de visibilité, les régimes effectifs concourent à spécifier et activer les déterminations contextuelles du visible. De fait, la sélection des effets de visibilité s'opère au moyen de l'agencement territorial dans lequel s'inscrivent les relations sociales » (p. 126). Il est vrai que ces effets trouvent parfois dans tel ou tel contexte une homogénéité que Brighenti n'est pas le seul à relever. En témoigne la réflexion menée sur le regard colonial par l'historien indien Homi Bhabha, qui ressaisit

l'ensemble du spectre sémantique de l'adjectif anglais «*over-looked*» pour lui associer un «*double sens de surveillance sociale et de déni psychique*<sup>7</sup>», conjuguant contrôle et mépris.

### **Théories savantes et stratégies militantes**

Avec le concept de «*régime de visibilité*», il ne s'agit absolument pas de céder à la tentation d'une uniformisation théorique par le bas, qui passerait outre l'incompatibilité de ses usages sociaux. Néanmoins, parce qu'il se focalise sur les acceptions savantes de la visibilité, Andrea Brighenti omet d'évoquer les lignes de fracture suggérées par les nombreux usages sociaux et militants du terme, plus stratégiques et revendicatifs que descriptifs, qui en libèrent les significations politiques. Le potentiel antinomique de la reconnaissance, de la surveillance et de la médiatisation ne se révèle pleinement que lorsque leurs visibilités respectives sont convoquées non plus pour interpréter le réel, mais pour le transformer.

Un bref détour par l'histoire récente des luttes altermondialistes suffit à en rendre compte. Resté dans les mémoires comme le théâtre d'affrontements si violents qu'ils se soldèrent par des centaines de blessés et la mort par balles d'un jeune manifestant, le contre-sommet du G8 organisé dans la ville de Gênes en juillet 2001 a aussi vu s'affronter toutes les variables d'exposition évoquées, par l'intermédiaire des revendications et des modes opératoires propres aux différents groupes militants rassemblés.

Les «*combinaisons blanches*» (*tute bianca*), activistes ainsi nommés en raison de leur apparence uniforme, se définissaient entre eux «*comme [d]es travailleurs "invisibles", précaires, privés de sécurité et d'identité stable*<sup>8</sup>», leur vêtement donnant à voir cette «*invisibilité*». À l'instar de quantité d'autres pratiques militantes, leur tactique consista à «*envoyer des images et des signaux forts afin de ne laisser aucun doute sur [leurs] intentions*<sup>9</sup>», dans le but de gagner une large couverture médiatique et l'adhésion de l'opinion publique. Parallèlement,

des groupes hostiles aux médias affrontèrent les forces de police souvent loin de l'œil des caméras. Leur technique était déjà celle du «*black bloc*» et leur mot d'ordre était d'apparaître avant d'avoir été pressentis et de disparaître avant que la répression n'ait pu s'abattre. Publié en 2007 par le bien nommé «*Comité invisible*», le pamphlet philosophique et stratégique *L'Insurrection qui vient* en résume parfaitement l'esprit : «*Être visible, c'est être à découvert, c'est-à-dire avant tout vulnérable*<sup>10</sup>».

La logique du premier groupe, désireux de remédier à l'invisibilité sociale par l'exposition spectaculaire, est irréconciliable avec la seconde, qui rejette et va jusqu'à amalgamer les finalités et les moyens respectifs de la mise en scène médiatique et de la surveillance policière. Utilisé stratégiquement, le concept de visibilité devient pour les uns comme pour les autres une sorte de concept-valise.

Le culte voué à l'anonymat par les membres du black bloc s'inscrit également dans l'héritage du rejet par la situationnisme de la «*société du spectacle*», conçue comme le paradigme de la «*visibilité-piège*» propre à la modernité, où l'exercice du pouvoir passe par la mobilisation des industries culturelles et par les formes vides du capitalisme marchand. La réflexion sur les préjudices causés par l'exhibition constitue en fait une problématique à part entière, initiée par Michel Foucault et par la césure qu'il établit entre pouvoirs synoptiques et panoptiques : «*Notre société n'est pas celle du spectacle, mais de la surveillance. Sous la surface des images, on investit les corps en profondeur; derrière la grande abstraction de l'échange, se poursuit le dressage minutieux et concret des forces utiles*<sup>11</sup>.» La critique se prolonge aujourd'hui au fil des réflexions savantes, mais aussi militantes.

Inversement, l'idée que l'invisibilité peut être destructrice n'a rien de nouveau. Le problème est au cœur du roman *Invisible Man*, écrit durant les années 1940 par l'écrivain noir américain Ralph Ellison, en pleine ségrégation raciale. La référence

### **SYNOPTISME ET PANOPTISME**

Le concept de «*synoptisme*», théorisé par le sociologue norvégien Thomas Mathiesen, s'inscrit dans le prolongement de la réflexion de Michel Foucault sur la surveillance. *Surveiller et punir* (1975) décrit le panoptisme, apparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, comme une rupture du couple voir/être vu : dans le Panopticon, la prison imaginée par Jeremy Bentham, le surveillant est en mesure de tout voir, sans pouvoir être observé en retour par les détenus. Mathiesen cherche à articuler l'émergence du

pouvoir disciplinaire à d'autres phénomènes apparus à la même période, et d'abord à l'essor des médias de masse. Le synoptisme désigne la mise en visibilité (littérale ou métaphorique) d'une minorité d'individus comme moyen de façonner une élite détentrice de capacités sociales et politiques spécifiques. «*On peut affirmer que notre société se caractérise non seulement par le panoptisme, mais également par le synoptisme, et que ces deux composantes ont jalonné la transition vers la modernité.*

*Le concept se compose du préfixe grec syn, qui signifie "ensemble" ou "en même temps", et d'opticon, qui a trait à la vision. Il permet de décrire une situation dans laquelle un grand nombre d'individus se focalise sur une apparition restreinte; autrement dit, une situation opposée au regard panoptique. Nous vivons par conséquent dans une société du regard en un double sens.»* (Thomas Mathiesen, «*The Viewer Society. Michel Foucault's Panopticon Revisited*», *Theoretical Criminology*, 1/2 (1997), p.219.)

est incontournable pour les théoriciens de la reconnaissance – qui, du reste, font peu de cas des « avantages de l'invisibilité » évoqués dans quelques sentences du livre dignes de *L'Insurrection qui vient* : « Aussi longtemps que vous demeurerez inconnu de la police, vous serez efficace<sup>12</sup> ». *Invisible Man* ne se contente pas d'illustrer une acception homogène de la visibilité. Le roman propose plutôt une interprétation subtile de la lutte qu'entretiennent les politiques de visibilité *entre elles*, lutte dont témoignent les analyses et les stratégies des acteurs politiques et sociaux.

### De la visibilité à la « visibilité »

D'une remarquable densité théorique et bibliographique, la synthèse proposée par Andrea Brighenti donne accès à l'ensemble des questionnements académiques suscités par la visibilité. Cependant, le débat est loin d'être clos, et d'abord parce que les usages sociaux de la catégorie cultivent sans cesse de nouvelles significations métaphoriques et de nouveaux antagonismes, réagencant les contradictions de la visibilité sans pour autant les dépasser.

Si le problème reste entier, c'est aussi parce que des notions concurrentes font leur apparition dans les débats savants, tel que le concept de « visibilité », redécouvert depuis peu. Bien avant de désigner le « pendant culturel du sens de la vue » (p. 3) popularisé par la philosophie esthétique anglo-saxonne à partir des années 1980, la *visuality* était une capacité politique inventée dans l'Angleterre impériale victorienne, définie par l'essayiste Thomas Carlyle comme une autorité naturelle, une capacité de vision et d'imagination exclusivement détenue par quelques élus, dès lors chargés de gouverner les masses. Aujourd'hui réinvesti et historicisé, le concept de « visibilité » voit son spectre élargi au point d'en faire le dénominateur commun des visibilités contraintes, depuis la surveillance exercée dans les plantations coloniales jusqu'à l'emploi contemporain des drones

télécommandés, en passant par l'emprise des médias de masse<sup>13</sup>. À ces visibilités aliénantes, réunies sans pour autant aucun amalgame par leur tendance commune à saper les fondements de la démocratie, le théoricien britannique Nicholas Mirzoeff oppose de multiples manifestations de contre-visibilité émancipatrice, des « droits de regard » incarnés dans des formes de reconnaissance collective, qu'il s'agisse d'insurrections d'esclaves à Haïti, de grèves ouvrières en Europe ou des récents soulèvements du Printemps arabe. Sans promettre de résoudre les antinomies du regard, jouer la visibilité contre la visibilité ouvre ainsi de nouvelles perspectives quant à la compréhension des luttes pour l'exposition ou l'opacité.

### NOTES

1. Gottfried Boehm et W.J.T. Mitchell, « Pictorial versus Iconic Turn: Two Letters », *Culture, Theory and Critique* 50/2-3 (2009), p. 103-121.
2. Voir le dossier coordonné par Olivier Voirol dans la revue *Réseaux* 129/130 (2005).
3. Guillaume Le Blanc, *L'Invisibilité sociale*, Paris, PUF, 2009, p. 1 ; Axel Honneth, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », dans *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, éd. et trad. de O. Voirol, Paris, La Découverte, 2006, p. 225-243.
4. Nathalie Heinich, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, 2012.
5. Thomas Mathiesen, « The Viewer Society. Michel Foucault's Panopticon Revisited », *Theoretical Criminology* 1/2 (1997), p. 215-234.
6. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 234.
7. Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture*, trad. de F. Bouillot, Paris, Payot, 2007 [1994], p. 358.
8. Michael Hardt et Antonio Negri, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, trad. de N. Guilhot, Paris, La Découverte, 2004 [2004], p. 306.
9. Témoignage cité dans Tim Jordan, *S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, trad. de S. Saurat, Paris, Autrement, 2003 [2002], p. 68.
10. Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007, p. 102.
11. Michel Foucault, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 252.
12. Ralph Ellison, *Homme invisible, pour qui chantes-tu?*, trad. de M. et R. Merle, Paris, Grasset, 1982 [1952], p. 314.
13. Nicholas Mirzoeff, *The Right to Look. A Counterhistory of Visuality*, Durham, Duke University Press, 2011.

### EXTRAIT / VISIBILITÉ ET RECONNAISSANCE

« Rendre visible » une personne va au-delà de l'acte cognitif de l'identification individuelle par l'expression publique, à l'aide d'actions appropriées, de gestes ou d'expressions du visage, du fait que la personne est positivement remarquée conformément au rapport social en question ; c'est uniquement parce que nous possédons une connaissance commune de ces formes positives d'expression dans le cadre de notre seconde nature que nous pouvons voir dans leur absence une marque d'invisibilité et d'humiliation.

Si nous percevons à présent une forme élémentaire de « reconnaissance » dans le phénomène que j'ai décrit jusqu'ici comme un « devenir visible » au second sens – non visuel –, la distinction entre « connaître » (*Erkennen*) et « reconnaître » (*Anerkennen*) devient plus claire. Alors que par « connaissance » d'une personne nous entendons exprimer son identification en tant qu'individu – identification qui peut être graduellement améliorée –, par « reconnaissance » nous entendons un acte expressif par lequel cette connaissance est

octroyée avec le sens positif d'une affirmation. Contrairement à la connaissance, qui est un acte cognitif non public, la reconnaissance dépend de médiums qui expriment le fait que l'autre personne est censée posséder une « valeur » sociale.

Axel Honneth, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, éd. et trad. de O. Voirol, Paris, La Découverte, 2006, p. 230.